



Chapitre 19 : PARADIS PERDU

Par jjswann

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres](#).

- Calcutta — 07h13

Bond ouvrit les yeux lentement, comme si quelque chose en lui hésitait à rompre le fil de ce sommeil trop lisse, trop tranquille pour être naturel.

La chambre baignait dans une lumière jaune pâle, tamisée par des voiles de mousseline qu'une brise tiède faisait frémir — un mouvement discret, comme la respiration du lieu lui-même.

L'air portait encore une trace florale, adoucie par la nuit, moins entêtante, plus sèche, comme un souvenir plus qu'un parfum. Une senteur qui s'effaçait sans jamais tout à fait disparaître.

Il lui fallut un moment pour se redresser — non par douleur ou vertige, mais à cause d'une lourdeur sourde dans les muscles, une torpeur qui collait à la peau comme une couverture mouillée. Pas de gueule de bois identifiable. Quelque chose venait de plus loin — de l'intérieur.

Dans sa gorge, un goût métallique, discret mais tenace, comme le souvenir d'un sédatif mal digéré ou d'un rêve trop bien conçu.

Ce rêve, ou ce qu'il en restait, lui collait encore à la peau : flou, sans visages, mais chargé d'un écho qu'il n'arrivait pas à nommer — et qu'il aurait préféré oublier.

Il se leva lentement, encore engourdi. Chaque geste semblait lutter contre l'inertie du sommeil.

D'un regard machinal, il balaya la pièce : la théière vide près du lit, un plateau de collation soigneusement dressé sur la table basse.

Là encore, un détail de trop. Tout était trop précis, trop pensé, trop mis en scène pour n'être que le fruit d'une simple hospitalité.

Sur un linge de coton ivoire, repassé avec une exactitude presque militaire, l'attendait un repas silencieux, presque cérémoniel. Une composition parfaite : fruits tropicaux découpés avec soin, œufs pochés nappés d'une sauce claire, riz au lait à la cardamome, galette tiède, thé noir aux épices. Rien ne débordait. Rien ne trahissait l'intention.

Au centre du plateau, un petit vase de verre poli contenait une seule orchidée blanche. Elle semblait irréelle — immobile, sculptée dans un calme inhumain.

Juste à côté de la tasse, un billet plié, calligraphié à la main, attendait sans bruit.

« 09h00. Pavillon du temple. — K. »

Bond passa une main sur son visage. Il ne pouvait pas encore nommer ce qu'il ressentait.

Un frisson ?

Un décalage.

Comme si le monde autour de lui avait glissé d'un degré. Et que ce glissement n'était pas le fruit du hasard.

Quelque chose avait changé. Il ne savait pas encore si c'était le monde... ou lui.

Au pied du lit, une robe de lin crème l'attendait, soigneusement déposée comme une offrande.

Elle n'avait rien d'un uniforme. Rien d'une contrainte.

Ce n'était pas un vêtement.

C'était déjà un rôle.

Il ne la toucha pas. Pas encore.

On frappa doucement à la porte — pas pour demander l'entrée, mais pour signifier que sa solitude touchait à sa fin.

La porte s'ouvrit. Shakti entra.

Drapée dans son sari blanc, sa chevelure sombre coupée avec une précision presque artificielle. Elle avançait avec ce calme calculé qui semblait faire partie d'elle.

Mais quelque chose avait changé là aussi — infime, difficile à nommer. Un éclat en moins. Ou une fatigue en plus.

Elle s'arrêta à quelques pas, sans affect.

— Tu peux venir. Elle t'attend.

Bond hocha la tête. Un simple mouvement. Il était prêt. Ou du moins... il savait comment faire semblant.

Le jardin semblait irréel sous la lumière dorée du matin, comme si le silence lui-même avait été composé, filtré, pour produire cette harmonie figée.

Bond marchait aux côtés de Shakti, son pas ralenti par la moiteur de l'air autant que par cette impression tenace : ici, rien n'était simplement vivant. Tout semblait orchestré pour séduire l'œil et désarmer l'instinct.

Des enfants jouaient pieds nus sur les dalles de pierre polie, riant avec une liberté trop parfaite pour être tout à fait vraie. Ils couraient entre les troncs, alignés avec une précision presque architecturale.

Au-dessus d'eux, des guirlandes de fleurs fraîches — jasmin, souci, tubéreuse — pendaient aux branches comme des offrandes, tressées avec le soin qu'on accorde à un autel.

Plus loin, des femmes en sari glissaient entre les arbres, lentes et rituelles, portant des plateaux d'herbes médicinales, de fioles translucides, de feuilles roulées en cônes.

Tout évoquait un lieu de paix. Ou plutôt... son imitation la plus convaincante.

Bond observait cette perfection avec la lucidité froide d'un homme qui a vu trop de mises en scène pour confondre le calme avec l'innocence. Ici, le silence n'était pas l'absence de danger — c'était son masque le plus élégant.

— C'est ici que j'ai grandi, dit Shakti à voix basse, presque à contrecœur, comme si ses mots brisaient une règle tacite.

Bond tourna légèrement la tête vers elle, sans précipitation, sans tension.

Elle ne cherchait pas à convaincre. Elle racontait un souvenir.

— Kan m'a regardée. Juste regardée. Et j'ai compris que je n'étais plus seule. Depuis, je l'appelle mère.

Il ne répondit pas. La phrase ne demandait ni écho ni commentaire.

— Elle dit que je suis la main qu'elle n'a pas eue. Celle qui frappe... quand elle doit rester pure.

Ils passèrent sous une arcade de pierre, où l'eau ruisselait doucement dans des canaux sculptés en spirale, entre des gravures anciennes.

Au loin, un bâtiment se dessinait, solitaire, à demi enfoui sous les frondaisons tropicales : le pavillon du temple.

Sa façade de pierre ocre était sobre, presque austère : colonnes d'une rigueur monastique, toits d'ardoise à peine visibles sous la mousse. Un lieu qui semblait fait pour accueillir non la foi, mais le jugement.

Sous la galerie couverte, Kan les attendait, assise sur un banc de pierre, dos droit, mains sur les genoux, drapée dans une robe blanche à la simplicité antique. Autour de son cou, un collier de bois noir dont l'unique perle brillait comme une pupille fermée.

Elle ne se leva pas.

— Merci, Shakti.

La jeune femme s'inclina, puis s'éloigna sans un mot, absorbée par les feuillages.

Bond resta debout, immobile, face à elle.

— Tu dors bien, dans les lieux que tu ne comprends pas ? demanda-t-elle d'une voix tranquille, comme si la question portait moins sur le lieu que sur lui.

Il ne répondit pas. Pas parce qu'il n'en avait pas envie, mais parce qu'il n'avait pas encore décidé quelle partie de lui devait répondre.

Alors elle se leva, lentement, et s'avança de quelques pas.

— Viens. Je veux te montrer ce que j'ai construit.

Ils traversèrent un jardin suspendu, luxuriant, où des sentiers de pierre serpentaient entre des haies taillées au cordeau, des bassins de lotus à bougies flottantes, des palmiers dont la cime se balançait dans une brise qui semblait, elle aussi, contrôlée.

Les parfums d'ylang-ylang, de gingembre et d'un encens discret formaient une couche olfactive persistante, tandis que le chant d'oiseaux tropicaux ponctuait le silence — une musique naturelle, presque programmée.

Plus loin, le jardin s'ouvrait sur ce qui ressemblait à un village traditionnel — mais dont la netteté trahissait la main humaine derrière le charme : toits de chaume restaurés avec une régularité géométrique, murs ocres peints à la chaux sans une seule fissure, pavés brossés chaque matin jusqu'à ce qu'ils perdent toute aspérité.

Sous un banyan ancien aux racines noueuses, des enfants en uniforme ivoire récitaient leurs leçons d'une voix claire, tandis que des femmes passaient, portant des offrandes de fleurs, de feuillages ou de linges fumants — un théâtre sacré à mi-chemin entre tradition et alchimie.

— Voici l'école. Là-bas, le dispensaire. Et ce bâtiment-ci...

Kan désigna une structure semi-enterrée : blanche, lisse, sans enseigne, incrustée de panneaux solaires, coiffée d'un toit végétalisé qui se fondait dans la colline — une architecture conçue pour se faire oublier.

— ... le laboratoire.



Bond sentit une tension familière remonter dans sa nuque — son corps avait devancé son jugement.

Ils entrèrent.

L'intérieur était un autre monde.

Froid. Bleu. Calme.

Lumière filtrée. Température abaissée. Odeur d'antiseptique, d'ozone et de surfaces désinfectées.

Le sol, réfléchissant, absorbait leurs pas sans les trahir.

Les parois, translucides, laissaient entrevoir d'autres salles, d'autres couloirs, d'autres gestes — calmes, méthodiques, répétitifs.

Dans une pièce centrale, une dizaine d'enfants.

Allongés sur des lits bas, habillés de coton blanc.

Sous perfusion.

Mais aucun cri. Aucun gémissement. Seulement cette paix dérangeante, trop lisse, trop sereine.

Certains dessinaient. D'autres dormaient.

Et une infirmière, attentive, fredonnait un air simple, presque maternel, tout en ajustant le débit d'un sérum qui tombait lentement, goutte après goutte, dans le corps d'un enfant.

— Ils ne sont pas malades. Pas tous. Mais leurs systèmes immunitaires sont extraordinaires. Résistants. Adaptatifs.

Kan marchait doucement entre les lits, sa voix égale, posée, presque fière.

— Nous avons appris à purifier leur sang. À créer des anticorps. Des sérums. Des poisons. Des remèdes.

Bond s'arrêta devant un garçon d'une dizaine d'années, endormi, un sourire aux lèvres. Chaque goutte de sérum semblait mesurer, non le temps, mais la distance entre l'éthique et l'efficacité.

— Tu les utilises comme incubateurs.

Kan acquiesça. Sans honte. Sans détour.

— Comme des jardins. On ne tue pas le fruit qu'on cultive. On l'aide à pousser.



Bond serra les dents, son regard fixé sur l'enfant.

— Tu dresses des autels à la vie... mais tu bâtis avec des corps.

Elle s'approcha, doucement, posa la main sur les cheveux de l'enfant, effleurant sa tête avec une tendresse presque vraie.

— Je soigne la maladie en l'embrassant. Le monde a tort de croire qu'il est propre.

Bond murmura, sans détourner les yeux :

— Tu es une sainte, ou un monstre ?

Elle le regarda enfin. Longuement.

— Ce que tu vois dépend de ce que tu veux croire.

Ils ressortirent dans la lumière encore pâle du matin. Un chemin de pierre sombre les mena vers un sanctuaire enfoui derrière une haie dense de bougainvilliers blancs.

Les fleurs, fraîchement écloses, semblaient flotter dans l'air comme des fragments d'un rêve trop calme.

Bond ralentit légèrement, comme si son corps résistait, malgré lui, à l'attraction du lieu.

Le silence qui régnait ici n'était pas celui d'un repos naturel, mais celui — plus dérangeant — d'une paix construite, surveillée, presque imposée.

À sa droite, il longeait une large paroi vitrée. Derrière, un patio intérieur baignait dans une lumière dorée, filtrée par les feuillages suspendus. Des enfants y jouaient, paisibles, dessinant à la craie sur des dalles claires.

Leurs gestes étaient ralentis par la chaleur, leur rire étouffé comme sous un voile. Puis, dans le reflet de la vitre — fugace, net — une silhouette.

Haute. Immobile. Turban noir. L'homme au regard de pierre.

Il ne bougeait pas, ne parlait pas. Juste là, présent — comme une ombre que la lumière elle-même aurait projetée.

Mais lorsque Bond se retourna — vif, précis, certain d'avoir vu — il n'y avait plus personne.

Seulement les feuillages. Un bruissement léger, trop léger.



Bond resta un instant figé, tendu dans le vide, incapable de dire si le Sikh le suivait ou le précédait, s'il était un gardien, un juge, un spectre. Et surtout, il ignorait encore à qui il offrait sa vigilance.

Le sanctuaire, en bois de santal noir et pierre volcanique, semblait plus ancien que tout ce qu'il avait vu jusque-là — non par ses proportions, mais par ce qu'il dégageait : un poids silencieux, comme si les murs se souvenaient de choses que les hommes avaient oubliées.

Les motifs végétaux gravés dans la pierre, noircis par les volutes d'encens, serpentaient comme des racines ou des veines — un langage que Bond ne connaissait pas, mais que son corps reconnaissait malgré lui.

L'air à l'intérieur était plus chaud, plus dense, chargé de résine, d'huile, de cendre douce. Et malgré la pénombre relative, tout semblait lisible, ordonné, calme.

Bond marchait à côté de Kan, les mains croisées dans le dos, le visage fermé, chaque trait contrôlé. Mais derrière cette façade, quelque chose grondait — une colère sourde et lente, comme une marée noire sous la surface d'un port trop tranquille.

Ce qu'il avait vu dans le laboratoire refusait de s'effacer.

Les enfants.

Leurs veines tendues.

Les gouttes lentes.

Les sourires trop calmes.

Le silence.

Il aurait voulu arracher les tubes, renverser les lits, crier dans ce monde aseptisé.

Mais il savait que dans un lieu comme celui-ci, la rage ne servait à rien — pire, elle était attendue, déjà désamorcée.

Ici, la patience était la seule arme capable de fendre la carapace.

Alors il avançait.

Chaque pas aux côtés de Kan était un exercice de dissimulation, chaque respiration une lutte pour garder son sang froid, chaque silence un masque.

Elle lui parlait de science, de purification, de guérison. Mais lui, il avait vu l'envers du voile — les visages, la chair, l'innocence recyclée.

Il savait ce qu'il devait faire. Mais pas encore. Pas ici.

Aujourd'hui, il fallait attendre. Voir plus loin. S'approcher encore.

Alors il marchait avec elle, impassible — parce que parfois, pour frapper juste, il faut d'abord marcher avec le monstre. Et apprendre à connaître son cœur.

À l'intérieur du sanctuaire, dans une alcôve baignée d'ombre et de lumière diffuse, trônait une statue d'Avalokiteshvara, le bodhisattva aux mille bras — mille gestes, mille pardons — dont chaque main tendue semblait offrir à la fois bénédiction et menace.

Juste devant la divinité, assis en tailleur sur une natte usée, un moine méditait, le visage impassible, les paupières closes depuis si longtemps qu'elles semblaient cousues par la prière.

Kan s'agenouilla avec une lenteur qui n'avait rien d'affecté ; elle ne priait pas, elle écoutait, la tête légèrement inclinée, comme si les murs soufflaient ici des vérités plus anciennes que les livres.

— Je ne crois pas en Dieu, dit-elle sans relever la tête. Mais je crois en la réincarnation.

Pas celle des âmes.

Celle des actes.

Chaque choix renaît ailleurs. Chaque poison cherche sa cure.

Bond, resté debout, ne détourna pas le regard de la statue.

— Et Shakti ? Elle croit que tu es sa mère.

Kan ne bougea pas, ne protesta pas, ne justifia rien.

— Je suis sa mère. Mais je ne l'ai pas portée.

Un enfant n'a pas besoin de vérité. Il a besoin de sens. Même fabriqué.

Elle se redressa lentement, puis se tourna vers lui. Dans son regard, une lueur grave — comme si elle connaissait déjà les objections qu'il n'avait pas formulées.

Bond la fixa longuement.

— Pourquoi me montrer tout cela ?

Elle esquissa un sourire. Léger. Sans chaleur.

— Parce que tu dois choisir, James. Entre juger... ou comprendre.

Elle sortit de sa manche une clef fine et dorée, qu'elle tenait entre deux doigts avec une délicatesse presque cérémonielle. Sur l'anneau, un mot gravé : ZARYA.

Elle la lui tendit — et la plaça dans sa paume avec une lenteur étrange, comme si ce geste contenait tout le poids de ce qui allait suivre.

La clef était plus froide que l'air ambiant. Elle semblait vivante.

Bond referma lentement les doigts dessus.

— Pourquoi me la donner ?

Kan le regarda. Longuement. Et cette fois, il n'y avait plus rien dans ses yeux que l'ombre d'un choix déjà fait.

— Parce qu'un gardien n'est rien sans clef. Et parce que si, un jour, tu décides que ce monde ne mérite plus d'exister tel qu'il est...

Alors tu sauras quoi en faire.

Bond ressortit seul du sanctuaire, les épaules légèrement voûtées — non par fatigue, mais par ce poids nouveau qui venait de glisser dans sa main, sans bruit mais non sans conséquence.

Le ciel, devenu laiteux, hésitait entre lumière et orage, comme si le jour lui-même doutait de ce qu'il devait révéler.

Les chants s'étaient tus. Seul subsistait, porté par la brume, le son sporadique de quelques cris d'enfants — lointains, insouciant en apparence... ou dressés à l'être.

Le chemin de pierre lui sembla plus long qu'à l'aller — non qu'il eût changé, mais parce que Bond, lui, n'était plus tout à fait le même.

La clef, serrée dans sa paume, semblait toujours vivante — un rappel froid et constant de ce qu'elle symbolisait désormais.

Il aurait pu la jeter là, sans réfléchir — dans un bassin, derrière un rideau de buissons — l'enterrer dans l'oubli de ce lieu trop parfait pour être honnête.

Mais il ne le fit pas. Pas encore.

Il n'était plus là pour choisir entre trahir ou obéir. Il était là pour survivre à ce que la vérité faisait de lui.

Un jardinier s'inclina sur son passage, avec cette politesse silencieuse propre aux lieux où l'on ne pose jamais de questions. Bond ne répondit pas, ne ralentit pas — comme s'il n'était déjà plus qu'un spectre vêtu de calme.

Le complexe semblait figé dans une torpeur d'après-cérémonie ; le parfum de jasmin, plus sec qu'au matin, imprégnait l'air comme un souvenir trop dense pour être ignoré, mais plus assez vivant pour enivrer.

Arrivé devant sa porte, Bond s'arrêta un instant — ce moment précis où l'on sent que revenir dans un lieu connu ne sera pas revenir à soi.

La clef glissa entre ses doigts. Il la contempla un instant, comme on observe un talisman trop chargé de sens.

Puis il la rangea dans sa poche — un geste presque trop simple pour ce qu'il venait de recevoir.

Il entra. La chambre était exactement comme il l'avait quittée — rideaux tirés, lumière tamisée, théière fumante sur la table, comme si une main invisible avait tout remis en place.

Mais lui, non. Lui n'était plus tout à fait là.

Une fleur fraîche avait été déposée dans le vase, un plateau soigneusement dressé. Tout était pareil. Trop pareil — comme si on voulait lui faire croire que rien ne s'était passé.

Il se changea mécaniquement, sans y penser, et s'assit enfin.

Le cylindre était toujours là. Scellé. Silencieux. Froid comme un fragment de vérité pure.

Et lui, Bond, gardien désigné de cette chose qu'il n'avait jamais voulu posséder, s'accorda enfin une respiration. Une vraie. Longue. Inégale.

Une de celles qui ne réparent rien, mais retardent l'effondrement.

La souche — ZARYA — restait là, endormie dans sa gangue, mais Bond la sentait comme une présence, un cœur lent battant dans l'ombre.

Il porta une main à son visage, frotta ses paupières, et resta immobile, cherchant encore l'issue de ce labyrinthe d'images et de visages.

Le temple. Les enfants. Les sourires. Le silence.

Puis il inspira lentement. Une fois. Puis deux. Et il se leva.

Il alla jusqu'à la commode basse, ouvrit la doublure intérieure de son sac, sortit un micro émetteur noir, mince, sans inscription, fonctionnant hors réseau — un artefact du MI6, programmé pour n'émettre qu'une fois, puis se taire.



Jusqu'à présent, il ne l'avait jamais allumé. Parce qu'il ne voulait pas qu'on le trouve. Pas tant qu'il ne savait pas où il était. Mais maintenant... il savait assez.

Bond contempla le boîtier une seconde, comme on observe un interrupteur que l'on sait irréversible.

Puis il appuya sur le bouton. L'appareil vibra une fois, sèchement, sans lumière ni son.

Mais quelque part, à Londres, dans une salle de contrôle, une diode venait de s'allumer.

Il referma la fermeture du sac, s'assit à nouveau, droit, le corps tendu mais immobile, et regarda à travers le voile des rideaux.

Les pièces du puzzle s'assemblaient. Lentement. Inexorablement.

Un réseau invisible prenait forme sous la surface. Un feu s'amorçait.

Kan croyait avoir fait de lui un gardien. Mais peut-être venait-elle de réveiller autre chose.

Quelque chose qu'on ne pouvait ni dresser, ni acheter, ni séduire.

Quelque chose qu'on croyait disparu depuis longtemps...

... et qui venait de rouvrir les yeux.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés